

## LES SCIENCES HUMAINES SONT-ELLES DES SCIENCES ?

JEAN-RENE LADMIRAL

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE

Poser la question, c'est déjà y répondre : implicitement, par la négative. En français, le concept de science (*stricto sensu*) renvoie proprement aux sciences « dures » — dont, pour l'essentiel, les sciences humaines se distinguent par défaut. On pourra caractériser les sciences exactes par trois (ou quatre) « marqueurs épistémologiques » : elles valident leurs hypothèses par la méthode expérimentale ; au niveau du discours scientifique en lui-même, elles tendent à la formalisation logico-mathématique ; et elles constituent un savoir prédictif. L'ensemble débouchant le plus souvent sur des applications d'ordre technique. Mais dès lors que les sciences humaines ne satisfont pas vraiment à ces exigences de scientificité, ou seulement à la marge et analogiquement, quelle peut être leur spécificité épistémologique ?

Aussi devra-t-on de s'attacher à développer le discours d'une *épistémologie des sciences humaines* au sein de la philosophie et à l'articulation des sciences humaines. En premier lieu, il convient d'en souligner la spécificité par rapport à l'épistémologie en général et par rapport à l'épistémologie des sciences exactes en particulier.

Entre autres choses, l'épistémologie des sciences humaines devra se garder du *positivisme* (ou du « scientisme »), qui tend à devenir l'idéologie dominante de la modernité : comme s'il n'existait de connaissance que scientifique ; et comme si on pouvait oublier que l'essentiel des choix existentiels dont est faite notre vie ne relève pas de la connaissance scientifique (*stricto sensu*), qu'il s'agisse du choix du partenaire amoureux, de la profession qu'on embrasse, de nos engagements politiques, de nos allégeances religieuses, de nos préférences esthétiques... sans parler de la morale. — En un mot : la question reste posée de savoir si le concept de science s'entend de façon univoque au regard des sciences exactes et de ce qu'il est convenu d'appeler les « sciences humaines ».

Au sein desdites sciences humaines, il existe certes quelques secteurs qui sont en mesure de satisfaire aux mêmes exigences méthodologiques de scientificité que les sciences exactes : il s'agit notamment de la psychologie expérimentale (qu'on tend de plus en plus à identifier la psychologie cognitive) et de la démographie. Mais ce sont des domaines limités, qui se situent pour ainsi dire « à la marge ». L'essentiel des sciences humaines est ailleurs. En première approximation, j'ai coutume de dire que, pour l'essentiel, les sciences humaines relèvent de ce que j'appelle un *entre-deux épistémologique* : au sens où elles se situent entre le maximalisme méthodologique des sciences exactes, auquel elle ne sont guère en mesure de satisfaire, et un « minimalisme » sceptique qui les assimilerait à un discours purement subjectif et culturel, comme celui que nous tiennent la philosophie et la littérature. Mais la littérature et la philosophie ne s'autorisent au bout du compte que de la parole et de la pensée de leurs « auteurs » justement, sans obligation de référer leur propos à l'échéance plus ou moins formalisée de l'expérience. En quoi elles se distinguent des sciences humaines : c'est en effet le propre des sciences humaines que de s'astreindre à mettre en place des dispositifs de validation empirique. C'est pourquoi je dirai que les sciences humaines « imitent » les sciences (exactes), un peu comme Platon nous dit que le monde sensible « imite » le monde intelligible...

C'est aussi pourquoi j'ai formulé l'axiome suivant : en sciences humaines, la réflexion épistémologique est *coextensive* au discours de la recherche lui-même. — On rejoint là la problématique du positivisme qui n'a pu être évoquée plus haut qu'allusivement. Ainsi, par exemple, la linguistique s'est-elle constituée comme « science » en excluant la problématique du sens et de la signification, au motif qu'il faudrait alors recourir à l'introspection subjective des locuteurs de la langue étudiée. On verserait alors dans le « mentalisme » — qu'un Skinner avait pu reprocher à une certaine psychologie — et qui, du coup, aurait été aussi une faiblesse épistémologique rédhibitoire de la linguistique. Dans cette perspective, il fallait exclure toute référence au sujet, qu'il s'agisse de la subjectivité du vécu psychique ou du sujet de la compréhension du sens des énoncés linguistiques. Faute de quoi, l'objectivité visée par la science s'en trouverait *a priori* invalidée. Cette exigence épistémologique était censée valoir pour l'ensemble des sciences en général et, en particulier, pour la linguistique comme pour la psychologie. En sorte que la linguistique s'est interdit, dans un premier temps, d'accorder à la sémantique la place qui lui revient. Mais cela faisait problème ; et il est permis de penser que cette restriction méthodologique que s'imposait la *linguistique de naguère* tendait à faire d'elle en quelque sorte une « linguistique-croupion ». En effet : dès lors qu'on « met entre parenthèses » le sens qu'il est censé véhiculer, qu'est-ce qui reste du langage ?

Là encore, poser la question, c'est y répondre ! Le philosophe y sera particulièrement sensible, lui dont c'est la vocation de se poser la question du sens... Mais ce qui est vrai au plan de la théorie philosophique l'est tout autant au plan de la pratique. C'est particulièrement net dès lors qu'on se met en devoir de prendre pour objet des réalités concrètes comme la traduction, par exemple. Car le traducteur, lui aussi, part du sens. Faute de quoi, il n'y a pas de traduction. L'échec de la Traduction Automatique (T.A.), c'est-à-dire de la « machine à traduire », est là pour en témoigner. En cette affaire, le scientisme positiviste débouchait sur une illusion « techniciste ». D'où, parallèlement, le développement *a contrario* d'une approche spécifique, prenant la traduction pour objet (et, plus spécifiquement, la « traduction humaine »), à savoir : la *traductologie*, qui vient prendre sa place au sein des sciences du langage.

À cet égard, il convient de noter deux choses. — D'une part : le fait qu'en sciences humaines, comme en sciences exactes, on assiste à une constante redéfinition des champs d'étude, même si c'est à un rythme beaucoup moins rapide que dans les sciences exactes. En sorte qu'un problème traditionnel de la philosophie comme la *classification des sciences* tend à perdre une bonne part de son actualité, dans les termes généraux où il était posé.

D'autre part, plus fondamentalement, il est fréquent que le discours des sciences humaines soit un *discours de fondation*, dans la mesure où l'objet d'étude reste toujours à définir, à re-définir. Plus précisément, la question reste toujours posée de savoir ce qui, dans l'« objet » *réel* étudié, constitue un *objet* d'étude scientifique ? Plus trivialement : qu'est-ce qui fait d'une « chose » concrète un « phénomène » scientifique ? En sciences humaines, même quand tel n'est pas expressément le propos, la question n'en laisse pas moins d'être posée, implicitement.

Enfin, s'il est vrai que la perspective qui préside aux analyses présentées ici est celle d'une réflexivité philosophique qui prend pour objet ce « continent » du savoir contemporain que constituent les sciences humaines et qui débouche sur une critique du positivisme, on ne saurait passer sous silence le point de vue opposé. Autant la position ici défendue est celle de la philosophie, autant serait-il contraire à l'esprit philosophique de s'en tenir à la présenter de façon unilatérale et, pour tout dire, paradoxalement dogmatique. C'est au demeurant une exigence inhérente à la démarche épistémologique elle-même, tant il est vrai qu'on ne saurait méconnaître que le discours scientifique est un *discours polémique*, ponctué historiquement par un ensemble de controverses qui font avancer la connaissance, en sciences humaines comme en sciences exactes, sinon en philosophie...

C'est pourquoi il convient de faire état de la nouvelle offensive épistémologique dont le champ des sciences humaines fait aujourd'hui l'objet de la part de ce qui constitue une nouvelle mouture du positivisme, sous la bannière des « sciences cognitives ». Sous cette étiquette se trouvent rassemblées certaines disciplines dont la positivité scientifique est incontestée, comme les neurosciences, les mathématiques, la logique, l'informatique, etc. et certaines disciplines relevant des sciences humaines, comme la psychologie et les sciences du langage. Prenant appui sur la scientificité reconnue des premières, certains psychologues et certains linguistes semblent vouloir usurper ce prestige épistémologique au profit des secondes, c'est-à-dire plus précisément de leur propre discipline. Mais c'est oublier qu'ainsi définies en un sens large, dès lors qu'on y inclut la psychologie et linguistique, les sciences cognitives tendent à prendre un sens assez largement *programmative* : de fait, on y projette en partie des acquis scientifiques à venir, dont il arrive que les dites « sciences » soient encore loin de disposer !

Ce qui est en jeu avec cette nouvelle restriction positiviste du champ de légitimité épistémologique des sciences humaines, c'est l'invalidation de toute une partie de la connaissance et de la culture contemporaine. On est tenté d'y voir analogiquement une destruction culturelle comme Marx évoque la nécessité périodique d'une destruction de capital nécessaire à la survie du système capitaliste... Sans aller exactement jusque-là, il n'est pas douteux qu'un tel appauvrissement intellectuel et culturel, s'il devait se confirmer, aurait pour corollaire une perte de liberté pour les individus, dont le champ de conscience se trouverait restreint dans la mesure où leurs capacités d'analyse critique tendraient à s'assécher, privées qu'elles seraient du terreau culturel dont elles se nourrissent. Ainsi les comportements individuels et sociaux seraient-ils plus aisément normalisés au nom d'un objectivisme procédant d'une extrapolation idéologique et d'une extension induite de l'objectivité réelle au-delà de son champ propre. — Et puis, disons-le, il faut aussi voir là un épisode des luttes pour le pouvoir internes aux disciplines considérées, certains cherchant à étendre le domaine de leur sous-discipline, au détriment d'autres, en invoquant un alibi épistémologique !

D'un point de vue apparemment moins politique et plus philosophique, c'est le statut même de la connaissance qui est en cause. Mais on conçoit bien que les perspectives socio-politiques qui viennent d'être évoquées vont de pair avec une telle restriction du champ de conscience cognitive de la modernité. C'est pourquoi la problématique des rapports entre les sciences humaines et la philosophie tend à revêtir l'importance d'un enjeu philosophique fondamental.

Mais, pour en revenir plus spécifiquement à l'épistémologie des sciences humaines et en me limitant ici aux sciences du langage, j'entends signaler un travail de qualité, même s'il se réclame expressément du scientisme ici critiqué. Il s'agit du livre de Jean-Claude Milner, dont le premier tome est paru en « poche » et thématise une épistémologie positiviste de la linguistique<sup>1</sup>. On connaît la puissance intellectuelle et la rigueur de cet auteur. Mais le reconnaître, comme je le fais ici, ce n'est nullement souscrire à l'horizon idéologique de ses analyses. D'une façon polémique et un peu réductrice, je dirai que l'essentiel de son propos consiste à opérer l'articulation entre la linguistique chomskyenne et l'épistémologie poppérienne. C'est dire si, encore une fois, je suis loin de partager sa vision des choses. Si je le signale pourtant à l'attention, c'est parce qu'il arrive qu'on trouve mieux le chemin de sa propre pensée, son « chemin de pensée » (*Denkweg*) comme dit Heidegger, en lisant un auteur de qualité auquel on s'oppose... Il s'agirait en somme de « lire contre » !

---

<sup>1</sup> MILNER J.-C. (1995), *Introduction à une science du langage*, Paris, Seuil, coll. « Points, série Essais », N° 300, édition abrégée. Ce premier tome correspond au premier tiers de l'ouvrage : c'en est la partie épistémologique, qui nous intéresse ici plus directement ; mais pour ceux qui souhaiteraient aller plus loin, dans l'examen de différentes écoles linguistiques et de problèmes concrets d'analyse linguistique, ils pourront se reporter à l'édition originale, parue en 1989, chez le même éditeur, dans la collection « Des Travaux ».